

Sommaire

| | |
|-----------------------|-----|
| Avant-propos — | 7 |
| Bubor Schnulff — | 9 |
| Tarass Tchirtchenko — | 25 |
| Gabriline — | 41 |
| Hirdoubil Kropak — | 65 |
| Papoose — | 79 |
| Koutkor — | 103 |
| Aliya Woloff — | 121 |

Gabriline

1.

Après un léger cahot, le train poursuivit sa course pendant une demi-minute puis s'arrêta, dans un style ouaté, sans crissements de freins ni secousses, ce qui empêcha Gabriline de se réveiller tout à fait. Il était à moitié vautré sur la banquette et il ne se redressa pas. Passivement, il se tourna vers la fenêtre. Il avait l'impression d'être encore en pleine séquence onirique, ou, s'il ne rêvait pas, d'assister à un spectacle qui n'avait aucune raison de le faire sortir du sommeil. Derrière la vitre, le ciel était d'encre, et, par contraste, la petite gare, pourtant éclairée par un unique lampadaire, semblait ruisseler de lumière. Deux cabanons, une plate-forme, et, en fond d'image, une matière noire opaque. La campagne. Noire et opaque. En dehors d'une vieille en deuil, le quai était désert. La vieille venait de descendre et elle reprenait ses esprits au-dessus d'un sac de cuir.

Près de Gabriline, la passagère qui avait partagé son compartiment s'agitait. Elle s'était levée et, après avoir jeté un coup d'œil vers l'extérieur, elle fit un pas et, comme par mégarde, frôla le genou de Gabriline. Elle tenait manifestement à ce qu'il s'extrait au plus vite de sa léthargie.

– C'est pas là que vous aviez dit... ? demanda-t-elle.

Gabriline écarquilla les yeux sur elle. Pendant les derniers quatre cents kilomètres, il avait peu parlé avec cette femme. C'était une voyageuse en tenue

Ultime sursauts

décontractée faussement paramilitaire, une petite-bourgeoise de trente, trente-cinq ans au visage tantôt malicieux, tantôt boudeur, dont la présence paraissait déplacée dans un train de nuit. Gabriline dès la première minute l'avait soupçonnée d'être une espionne envoyée par le Parti pour le surveiller. Le Parti en effet confiait à ce genre de femme ce genre de tâche. Les agents envoyés sur zone n'étaient pas systématiquement flanqués d'une ombre délatrice, mais la menace existait et elle concernait tout le monde dans le service Action, les débutants tout autant que les officiers chevronnés comme Gabriline. Une telle pratique vicieuse mettait Gabriline en rage et, ces derniers temps, il l'avait trouvée insupportable, au point qu'il avait décidé de claquer la porte du service Action, et ensuite de se retirer des affaires, loin des obligations, des dangers permanents, des ruses épuisantes, et loin des mouchards. Il avait cinquante-deux ans, il pourrait peut-être vivre au calme encore deux ou même trois décennies. Une dernière mission et basta. Et peu importait si, à son retour, la femme cafardait et faisait remarquer à la commission de Contrôle qu'il avait manqué de vigilance dans le train qui le menait sur site. Quand elle se réunirait, cette commission, il aurait déjà remis son rapport, rendu les clés de son casier et pris la poudre d'escampette sans même avertir collègues et Parti. Il serait loin.

– Vous deviez pas descendre ici?... reprit la femme.

Elle me dicte ce que je dois faire, pensa Gabriline en un éclair.

Pendant un huitième de seconde, il la contempla sans réagir : très brune, jolie, énergique, et, si elle était bien une créature de la police interne, possédant sans doute un diplôme de quatrième dan de jiu-jitsu. Dangereuse. Elle se tenait debout dans la pénombre du compartiment qui, depuis la tombée de la nuit, n'avait été éclairé que par une minuscule veilleuse, et qui, à présent, bénéficiait de la lumière supplémentaire venue de la gare.

Ce huitième de seconde écoulé, il émergea totalement. Il savait ce qu'il avait à faire, il n'avait pas besoin que cette femme s'en mêle. Il bondit, agrippa sa sacoche et, sans dire un mot à l'espionne, il la bouscula et gagna le couloir. Il le parcourut à toute vitesse, ce couloir, et sauta à pieds joints sur le quai.

J'ai failli rater l'arrêt, pensa-t-il en s'écartant du train dont il s'était éjecté de façon inutilement théâtrale.

Le train comptait trois voitures et une motrice. Toutes les fenêtres étaient noires, y compris celle du compartiment qu'il avait quitté. Peut-être que l'espionne l'observait, peut-être pas. Afin de se donner une contenance, il ouvrit sa sacoche et en vérifia le contenu. Il n'y avait pas grand-chose à l'intérieur : un Makarov avec un chargeur, des affaires de toilette et du pemmican. Il la referma et se tint statique en attendant que le convoi reparte et que la vieille se décide à sortir de la gare.

Maintenant, sous la lumière blanche du lampadaire, il avait l'apparence désastreuse d'un détective du temps des Américains, réduit à la misère et prêt à s'asseoir au bas d'un mur en attendant le passage d'un donateur. Mal rasé, mal peigné, mal fagoté, perdu, minable.

La vieille était restée pétrifiée et comme pensive au-dessus de son bagage. Or, dès qu'elle eut aperçu Gabriline, elle se dépêcha de soulever son sac et trottina vivement vers la sortie. Alors qu'elle disparaissait, le conducteur de la locomotive descendit trois secondes sur le quai, vérifia qu'aucun voyageur retardataire ne cherchait à débarquer ou à rembarquer, puis il remonta dans sa machine, actionna le verrouillage pneumatique des portes et siffla le signal du départ. Le train se remit en branle, comme glissant sans bruit sur une voie enduite de graisse. Gabriline suivit des yeux les feux rouges de l'arrière. Ils étaient encore peu éloignés, ces feux, quand le lampadaire de la gare s'éteignit.

Ultimes sursauts

Gabriline se retrouva dans le noir et ses rétines éblouies mirent une demi-minute avant de se réhabituer à l'obscurité.

Et pendant ce temps, la vieille se débîne, pensa-t-il.

Les ombres reprenaient les formes qu'elles avaient eues avant la lumière et restituaient l'image de la petite gare, les rails dans les deux sens partant vers les ténèbres, les cabanons désaffectés dont on avait condamné les ouvertures avec des planches et, un peu plus loin, un début de palissade. Juste avant le début de la palissade, il y avait deux marches en bois. Gabriline mit fin à son immobilité et les descendit.

Elle est partie par là, pensa-t-il.

La sortie ne donnait pas sur une rue, mais directement sur la campagne. En dehors de la structure élémentaire qui délimitait l'espace de la gare, il n'y avait aucune construction aux alentours.

La vieille marchait en plein champ, très vite, à une distance qui étonna Gabriline, déjà deux cents mètres et même un peu plus. Elle se réduisait à une petite tache noire. Le ciel couvert de nuages et sans étoiles pesait sur le paysage, mais l'obscurité n'était pas totale.

Je ne vais pas essayer de la rattraper, se dit Gabriline. Elle m'a vu, elle saura que je la poursuis et elle foncera encore plus vite. Elle connaît les lieux, moi pas. Si elle se sent traquée, elle n'aura aucun mal à m'égarer va savoir où, dans des marécages ou dans des creux affreux, des ravines en cul-de-sac, pleines de serpents.

Il se mit en marche dans la même direction qu'elle et, aussitôt, il se rendit compte qu'il avançait trop lentement et que la distance entre eux allait augmenter en conséquence. Il devait prendre des précautions pour ne pas se tordre les pieds sur un terrain semé de trous, de terriers de marmottes, de rats, de zokors ou pire encore. Pour aller à ce rythme d'enfer, la vieille avait dû s'engager sur un sentier qu'elle connaissait, qui évitait les pièges du sol. Gabriline le chercha, ce sentier, mais,

comme il ne le trouvait pas, il abandonna. La vieille était de moins en moins repérable dans le paysage. Quand Gabriline plissait les paupières pour affûter sa vision, il la distinguait encore, mais, autrement, il n'était plus très sûr de la distinguer. Il la vit contourner une bosse noire, sans doute herbue, et ensuite il ne la vit plus. Elle s'était évanouie.

Maudite vieille, pensa-t-il. J'aurais dû lui mettre le grappin dessus quand elle était encore sur le quai, en pleine lumière.

Il n'avait pas pour mission de neutraliser la vieille, de lui briser le crâne, par exemple, ou de la faire mourir de peur, comme il le faisait fréquemment quand on lui désignait une cible. On lui avait demandé de la suivre parce qu'elle appartenait à une communauté religieuse qui entretenait des relations avec des extraterrestres et dont le centre névralgique était situé au-delà des régions sous contrôle. La première partie de la mission de Gabriline consistait à trouver où se dissimulait le monastère suspect, derrière quelles vallées inaccessibles sur lesquelles les cartes des Services ne disaient rien, sans parler des satellites géostationnaires qui n'émettaient plus depuis des siècles. La deuxième partie n'avait déjà plus grand-chose à voir avec la vieille. On attendait de lui qu'il s'introduise dans la congrégation, qu'il s'y incruste assez longtemps pour revenir au Centre avec une moisson de renseignements sur les habitants du monastère, humains et non humains, hybrides et mutants, et surtout sur ce qu'ils fricotaient à l'écart de la civilisation. Sur leurs objectifs à long terme et sur leurs éventuelles sympathies avec les oppositionnels du Parti. Il était libre de choisir ses méthodes, bien sûr, le service Action lui laissait une large autonomie, sur ce dossier comme sur les autres. Il n'était pas soumis à des délais stricts, on ne lui avait pas fixé de date de retour. Il avait prévu – mais, en acceptant la mission, il ne s'était pas confié là-dessus à sa hiérarchie – il

Ultimes sursauts

avait prévu d'en profiter pour se rafraîchir les idées, faire une cure de dissidence et préparer ainsi sa future retraite, qu'il se représentait agréablement éloignée du monde des agents secrets, des traîtres et des taupes, et non moins agréablement proche de celui des contemplatifs et des bonzes. D'abord accomplir sa mission, revenir au Centre pour en rendre compte ; et ensuite rupture, fracassante peut-être. Et ensuite départ vers la réclusion volontaire, la tranquillité des salles de prière, une vie réglée par la musique des bols de cuivre, des murmures collectifs – une longue fin paisible.

Il ne devait donc surtout pas effrayer la vieille. L'idéal aurait été qu'il la rejoigne alors qu'elle venait à peine de sortir de la gare, qu'il se confie à elle en se faisant passer pour un errant des steppes en quête de spiritualité et qu'il la prie de le guider jusqu'au monastère. Même si elle se méfiait, il n'aurait pas eu trop de mal à la convaincre, une de ses grandes spécialités étant de feindre humilité et idiotie. Mais il avait laissé passer l'occasion. Maintenant, il était trop tard, et courir à sa poursuite équivalait à se dévoiler en tant que chasseur, en tant qu'ennemi, et non en tant que vagabond inoffensif.

Il continuait à marcher droit devant sans presser le pas. L'obscurité n'était pas trop dense autour de lui, mais elle s'était mise à épaissir, et désormais son regard ne portait pas au-delà d'une petite centaine de mètres. Il avait perdu de vue sa cible. Il avait en mémoire la direction qu'elle avait prise, toutefois il savait que, dans la nuit, sans repères, il risquait de s'écarter du bon chemin. De plus en plus souvent il mettait les pieds dans des bouses de vaches ou de yacks, et quand il reprenait sa progression après s'être impatientement essuyé les chaussures dans l'herbe, son orientation était perturbée.

Si ça se trouve, j'ai déjà dévié, pensa-t-il.

Puis il s'engagea sur une surface où la terre avait changé de consistance, peut-être parce qu'à très petite

profondeur elle était gorgée d'eau. Il l'avait lu en préparant son voyage : c'était une des caractéristiques de la région, des successions de poches marécageuses et de tourbières. L'idée de devoir se débattre dans un puits d'eau croupie l'incita à stopper brusquement. Se débattre ou, s'il jouait de malchance, être englouti.

L'eau croupie, pensa-t-il. Me noyer là-dedans. Très peu pour moi.

Il demeura un long moment sans bouger. À défaut de voir le paysage, il inspirait avec application et analysait les odeurs qui se plaquaient sur ses muqueuses. Dans les environs immédiats, une dominante d'herbes, des déjections de bovins sur une terre grasse, mais pas de végétaux en putréfaction et pas de vase. Et, plus loin, sur la gauche, devant, des étendues humides, peut-être des mares fangeuses. Rien qui donnât envie de poursuivre son cheminement dans les ténèbres.

Et si je piquais un petit somme, en attendant la lumière du jour ? pensa-t-il.

De toute manière, pour ce soir, la traque est fichue, pensa-t-il encore.

Il s'assura, du bout du pied et avec soin, que l'endroit où il allait se coucher était exempt de crottin, de bouse ou de fourmilière, et il s'allongea, les mains derrière la tête.

Il avait l'impression que même le ciel sentait l'herbe, l'herbe ruminée et la terre.

Les nuages avaient grossi. La vague clarté qui régnait sur la campagne ne cessait de faiblir. Il ne voyait plus rien nulle part, les touffes de sauge près de sa tête ne pouvaient être reconnues qu'à l'odeur. Absolument plus rien.

Il s'assoupit et, quand il ouvrit de nouveau les yeux, il faisait un peu plus clair. Le jour n'était pas là, mais dans les hauteurs les nuées s'étaient en partie dispersées, et la lumière des étoiles éclairait doucement le monde. Sans aller jusqu'aux lointains, elle l'éclairait.

Ultimes sursauts

Une silhouette se tenait debout devant lui.

La vieille, pensa-t-il en se mettant sur son séant.

Puis il se ravisa. Ce n'était pas la vieille. Non sans un vif déplaisir, il reconnaissait au-dessus de lui la créature envoyée par le Parti pour le surveiller. Elle avait dû descendre du train en pleine voie, au moment où le conducteur s'activait à faire siffler la locomotive, et se fondre aussitôt dans la nuit afin de passer inaperçue.

– J'avais pas vu que vous m'avez suivi, dit-il aussitôt.

– Suis pas mauvaise en filature, se vanta-t-elle du tac au tac.

L'antipathie que Gabriline avait ressentie à l'égard de cette femme pendant des centaines de kilomètres resurgissait en lui, très vive, mêlée au dépit de constater qu'il ne s'était pas débarrassé d'elle.

Elle avait les poings sur les hanches et un sourire que l'ombre dissimulait, mais qu'il imagina aussitôt. Ironique. Teinté de mépris. Elle avait la trentaine, un âge flamboyant, elle était mignonne et sans complexe, et lui en sa présence se sentait décati, déjà en passe d'être considéré comme un senior. Il avait été pris en flagrant délit de sieste. Au bout de quelques secondes de silence, elle lui parut haïssable.

Il cacha son trouble, haussa les épaules avec indifférence et ouvrit sa sacoche, feignant de ne pas trop savoir ce qu'il pouvait bien y chercher, alors qu'il voulait mettre la main sur son Makarov. Peut-être pour la menacer et la prier de déguerpir, peut-être aussi pour tirer deux ou trois balles dans sa trop charmante tête de petite-bourgeoise, histoire de l'empêcher une bonne fois de lui mettre des bâtons dans les roues. La campagne était absolument déserte, son cadavre serait vite décomposé par les pluies, par les nécrophages et les fourmis, personne jamais ne s'occuperait de retrouver ses ossements, le Parti n'aurait aucune explication sur sa disparition, et lui, Gabriline, n'étant pas censé connaître son existence, n'aurait pas de mal à faire l'étonné si on lui demandait des nouvelles

d'une mystérieuse inconnue, certes aperçue dans le train mais qu'ensuite il n'avait plus revue.

Il farfouilla un instant parmi le peu d'objets qui gisaient pêle-mêle dans sa sacoche. Ses doigts rencontraient avec insistance de gros morceaux de pemmican, une serviette de toilette, une savonnette, un rasoir, mais, s'ils frôlaient le chargeur, ils ne trouvaient pas le pistolet.

– Dites, s'indigna-t-il. C'est vous que vous avez pris mon arme ?

– Ben oui, répondit la femme sans aucune gêne. C'est moi que je l'ai.

Sur ce, Gabriline referma sa sacoche et se mit debout.

– Je pensais pas que vous êtes une voleuse, dit-il.

Elle haussa les épaules.

– Bah, commenta-t-elle.

– Je croyais que vous êtes du Parti pour me surveiller, dit-il avec amertume.

– Je suis du Parti, avoua-t-elle sans en dire plus.

Gabriline soupira.

– Une voleuse du Parti, fit-il.

– Pff! se défendit-elle.

Il n'avait pas renoncé à lui régler son compte, mais il repoussait l'action décisive à plus tard. Les mains ne le démangeaient pas, il n'avait aucune envie de contact, il sentait qu'il ne pouvait pas l'attaquer sans risquer de se faire immédiatement casser la figure en retour. Dans le train, il l'avait suspectée d'être une experte en arts martiaux, et il continuait à le penser. Elle avait été assez habile pour s'approcher de lui sans bruit et lui subtiliser son Makarov, ce qui en disait long sur ses capacités et son assurance, mais même sa manière de se tenir debout était éloquente. Elle était campée devant lui avec une absence totale de rigidité, prête manifestement à répondre à des mouvements brutaux qu'il aurait eu l'imprudence de faire en sa direction. Il savait se battre, il connaissait des techniques méchantes pour neutraliser

Ultimes sursauts

n'importe qui – en principe –, mais là, il devinait qu'il n'était pas de taille. Il finirait par la supprimer, de cela il était certain, mais ce serait au bon moment, par surprise et pas tout de suite.

Il glissa la courroie de sa sacoche sur son épaule gauche et, sans rien ajouter, il se mit à avancer d'un pas décidé. Il avait pris une direction qu'il jugeait être celle qui conduisait à la vieille et au monastère, mais il n'en était pas convaincu. Il voulait avant tout montrer à l'espionne qu'elle ne l'avait pas déstabilisé et que, même désarmé, il conservait l'initiative. L'espionne derrière lui ne bougeait pas. Elle ne manifestait nullement l'intention de lui emboîter le pas.

Tant pis pour le pistolet, pensa-t-il. Je n'en avais pas tellement besoin, en fait. Une mission sans un coup de feu, toute en subtilité. S'introduire dans un monastère, se faire accepter, se familiariser avec les rituels, comprendre ce que manigancent les extraterrestres qui évoluent parmi les moines et les nonnes. J'avais emporté ça, ce Makarov, plus par une vieille nostalgie des actions violentes que par nécessité.

J'aurais quand même bien aimé l'exécuter au pistolet, pensa-t-il encore. C'est plus propre et plus sûr qu'un étranglement par surprise.

Pour se donner du courage, il puisa dans sa sacoche quelques miettes de pemmican et les ingurgita sans les mâcher.

Il ne se retournait pas pour voir si elle le suivait. Toutefois, au bout de plusieurs centaines de mètres, alors qu'il avait marché dans une bouse de yack et s'était arrêté pour nettoyer sa semelle, il scruta la nuit derrière lui. L'espionne était invisible.

Il eut de nouveau envie de s'allonger dans l'herbe pour attendre le matin et il passa de longues et pénibles minutes à lutter contre le sommeil, puis ce désir se dissipa tout à coup, et il continua vers l'avant sans compter les heures.